

Pour les arbres

Michel Garneau

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64583ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garneau, M. (2011). Pour les arbres. *Moebius*, (128), 9–14.

MICHEL GARNEAU

Pour les arbres

a)

Mon frère collectionnait
Les papillons de nuit,
En usant d'un enduit,
Miel, poison, vrai forfait

Commis pour bien la voir,
L'élégance morte ;
La connaissance est forte
Et cruel le savoir.

L'arbre portait l'anneau
Fatal et au matin
On cueillait le butin
Qui m'est encore fardeau ;

Le savoir, la beauté,
Est-ce qu'ils valaient la peine ?
Que l'arbre, on l'enfreigne ?
Les ptites vies ennuitées ?

Je le vois, l'arbre aimé,
Je le vois, clair comme l'aube,
À jamais superbe
D'enfance si bien famée,

Mais je le vois chêne
Et suis tout incertain,
Car au doux temps lointain,
Où je me promène

Ne savais le nommer,
C'était Le Grand Arbre,
Notre meilleure ombre,
Et je savais l'aimer,

Le flattais, l'embrassais,
Dormais sur cette épaule
Où sa racine perce le
Sol et je m'y tassais

Et j'y grimpais, bien sûr,
C'était le courage,
Dès qu'on avait l'âge,
On en savait l'allure.

Il n'est pas le même
Pour chacun des miens,
Cet arbre déjà ancien,
Mais sûrement emblème,

Car les années bruissent
Dans ses feuilles tout comme
Le vent qui me somme
De voir ce qui me tisse.

b)

C'est sous le Grand Arbre que la première fois
J'ai dormi dehors et les étoiles tremblaient
Parmi ses feuilles et le vent y sonatait
À la lune comme un bon romantique ;
Une chouette sérieuse sonnait le guet,
Et j'étais encore dans l'ombre du clair lunaire
Au beau milieu de la nuit car je m'éveillais
Sans cesse pour me dire comment j'étais heureux
Que l'herbe soit couleur clinquants de Noël
Et que les vaguelettes de la rivière
Murmurent des rythmes de nocturnes et de berceuses
Et, au matin, l'imposition de la rosée
Sur mon visage et sur le sac à dodo
Était apothéose où je dormais encore
Jusqu'à la douce chaleur et la bonne faim.

c)

J'ai aimé le Richelieu, notre petit fleuve,
Il est moteur d'une lumière qui rénove,
Mais j'avais aussi peur de son eau trop sale,
De ses âcres effluves,
Mais ces quelques années
Où je l'ai voisiné
Étaient quand même des années lustrales,
Qui me feraient peau neuve,
En une belle épreuve,

Et j'ai eu le temps d'y planter quelques lilas,
Dont l'odeur depuis l'enfance toujours me saoula,
Car elle est le parfum précis de leur couleur,
Et l'odeur d'être là,
Cœur de la présence,
Et profonde instance
Et véritable perfection qui vit, qui meurt,
Beauté qui fusera
Là, vive, et passera.

d)

En ce lieu, au bout d'un grand champ
Trace d'une ferme morte,
Auguste cohorte,
Des peupliers dansent au couchant,

Tremblent dans le bleu de l'aube,
Semblent grésiller à midi,
Vieux, un peu déverdis,
Une tristesse les nimbe.

Une aurore que Claude était fou,
Et saoul dans ma cuisine,
La raison il rugine,
Avec tout son génial bagou.

Il voit les arbres au point du jour,
« Les soldats de l'aube »,
Et la peur le perturbe,
« Ils ont dans le cœur un tambour,

Regarde-les qui viennent vers nous »,
Je les vois, le cœur me glace,
L'air tout à coup vorace,
S'avançant en l'avant-jour flou.

Le soleil sort des nuages,
Nos soldats sont des arbres,
Claude les célèbre,
Tout revient à sa simple image.

Je les tiens en ma mémoire,
Tueurs de l'ordinaire,
Les terreurs lunaires,
La beauté des accroires.

e)

J'ai toujours planté des arbres
Où je croyais rester longtemps,
Sans encombres

Mais elles viennent en leur temps
Et font de nos jours un antan.
Il faut léguer

L'amélanchier ou le tilleul,
Prendre ça calme et léger
D'être fin seul.

f)

Faisant voyager des arbres,
On se fait collègues du vent,
Car eux ne sont jamais libres
D'aller dans l'espace, bravant
La peur de se perdre dedans
L'errance, le vagabondant.
Le vent les pousse dans l'air du temps ;
Avec bienveillance, fraudant,
Les déménageons de printemps,
Repus de leur silence ardent.

(oui j'écris ardent
pour dire en feu)

g)

Une immense talle de très vieux érables,
Cinq, six, ils étaient tout à fait pognés ensemble,
Ptit chanceux, je le dis, cette beauté qui comble
A longtemps été mon horizon vénérable.

h)

Je voulais qu'on m'y enterre
Au pied des nobles érables
Mais nos hivers exécrables
Et le verglas qui atterre

Nous ont fait quitter la colline
Et la campagne profonde
Pour l'aisance citadine,
Qu'un nouveau jardin on fonde,

Avec ses neufs arbres jeunes
Dont tout de suite on s'éprenne
Puisqu'ils sont sveltes et fragiles
Mais d'une présence volubile

Surtout, devant ma galerie,
Les frênes nommés Patmore
Dont tout de suite je m'énamoure,
Que je nomme sans raillerie

Harriet, oui et Coventry,
À cause d'un vieux poète anglais
Dont le grand amour m'attendrit,
Son Harriet, qu'il adulait,

Le doux Coventry Patmore,
Encore bouche d'or dans la mort,
C'est ainsi que je les honore
En ces frênes, pour longtemps d'aurores.